

Jarosz, Krzysztof

Vécrire ou la saga des Galarneau

Études romanes de Brno. 2003, vol. 33, iss. 1, pp. [99]-107

ISBN 80-210-3117-4

ISSN 0231-7532

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113322>

Access Date: 24. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

KRZYSZTOF JAROSZ
Université de Silésie

VECRIRE OU LA SAGA DES GALARNEAU

Le mot «saga» peut surprendre quiconque connaît l'oeuvre de Jacques Godbout, écrivain québécois né en 1934 qui se spécialise dans de brefs romans qui traitent d'importants problèmes d'actualité et dans les essais grâce auxquels il a bien mérité dans le domaine des lettres franco-canadiennes de ces quatre dernières décennies le titre de «contemporain capital» qu'on avait dans l'entre-deux-guerres attribué en France à André Gide.

Comme on le sait, la saga était primitivement un récit historique ou mythologique de la littérature médiévale scandinave, mais aujourd'hui on appelle ainsi une histoire fictive d'une famille dont le modèle générique et surtout titrologique était *La Saga des Forsythe* de John Galsworthy. Le sens de la notion de saga que nous proposons pour le diptyque de Godbout, formé de ses deux romans *Salut Galarneau*¹ et *Le Temps des Galarneau*², emprunte aux deux acceptions du terme. Évidemment, il ne s'agit pas ici d'un récit mythique au sens antique et religieux du terme qui impliquait la croyance en un récit fondateur, mais au sens tout à fait laïque qu'assignait à ce mot Roland Barthes dans ses *Mythologies*³.

Dans *Salut Galarneau*, son troisième roman publié en 1967, Godbout propose une mythologie moderne et séculière qui permet à l'auteur et à ses compatriotes de trouver des points de repère dans un monde en changement des «Golden Sixties», décennie qui au Québec était la période de la sortie du long marasme clérical et colonial d'une nation qui, en quelques années de la Révolution tranquille, essayait de rattraper la distance qui la séparait de l'époque de la modernité dans laquelle vivaient déjà ses voisins.

Le Temps des Galarneau, le neuvième roman de Godbout, publié en 1993, un quart de siècle après le premier volet, est à la fois la reprise du thème familial et

1 Jacques Godbout *Salut Galarneau!*, Paris, Seuil, 1967. Dans ce qui suit nous nous référons à l'édition dans la collection «Points» de 1995.

2 Jacques Godbout *Le temps des Galarneau*, Paris, Seuil, 1993.

3 Roland Barthes *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.

le bilan du parcours effectué aussi bien par les frères Galarneau que par le Québec dans la période décisive des années soixante-dix et quatre-vingts.

En quelque sorte, les romans ainsi conçus peuvent donc être considérés comme une saga étant donné que, tout comme ses prototypes scandinaves, ils représentent les temps forts dans l'histoire d'un peuple, à cette distinction près que, conformément à une tendance de la grande littérature d'après-guerre, François Galarneau, le personnage principal du diptyque romanesque de Godbout, représentant un Québécois moyen, est le contraire d'un héros d'épopée.

Quant au sens moderne de saga comme histoire d'une famille, *Salut Galarneau!* et *Le Temps des Galarneau* en sont une, mais en peau de chagrin, car d'une famille complète au début, qui se compose comme il se doit d'un père, d'une mère et de trois fils: Jacques, François et Arthur, sans parler du grand-père Albéric, elle se désagrège après la mort du père: la mère part pour les États-Unis, Jacques pour la France et François pour Lévis. Ainsi à la reprise du thème familial dans le deuxième volet du diptyque, il n'y a que trois frères, à la fois solidaires et solitaires comme les trois mousquetaires de *Vingt ans après*.

Le terme de « vécrire », mot-valise proposé par Godbout, formé de « vivre » et d'« écrire », suggère la synthèse de deux activités d'habitude jugées contradictoires et inconciliables. Dans l'optique générale, l'écrivain est celui qui s'arrête de vivre quand il se met à écrire, comme c'est le cas de Jacques Galarneau, le frère aîné du héros principal, François.

Jacques est un écrivain professionnel qui fabrique des scénarios pour les feuilletons télévisés. Il le fait cependant sous un nom de plume, car il rêve de publier un jour un chef-d'oeuvre à l'euro-péenne en un français impeccable, signé par son nom de famille qu'il parviendrait ainsi à immortaliser. Par conséquent, il vit le déchirement typique de l'écrivain québécois qui constitue un véritable leitmotiv de l'oeuvre godboutienne⁴.

Sur le plan intellectuel et littéraire, Jacques vit sur un mode schizophrène sa francité et son américanité. Si l'on attribue à la francité ainsi définie la valeur de

⁴ Intellectuel francophone, Jacques Galarneau accepte le modèle linguistique et culturel du Vieux Pays, soigne son français en l'épurant d'anglicismes et de québécoïsmes, et séjourne souvent à Paris au sixième arrondissement, lieu mythique propice, comme il croit, pour couvrir son chef-d'oeuvre qu'il ne réussira pourtant jamais à écrire. Scénariste habile et auteur prisé de discours d'hommes politiques, Jacques semble apparemment assumer sans problèmes la modernité sans sa version américaine. Il est cependant intérieurement déchiré entre sa formation intellectuelle et l'appartenance à sa culture d'origine d'une part et d'autre part entre la nécessité de se conformer au monde dans lequel il doit passer sa vie et la gagner. Le prénom dont Godbout affuble ce personnage permet de poser l'hypothèse que Jacques, écrivain québécois comme son créateur, est une image partielle de celui-ci. Or, dans un de ses essais intitulé *Place Cliché*, Godbout résume ainsi la situation des années de sa formation intellectuelle (aux environs de 1950) qui était propre non seulement à lui-même mais aussi à toute une génération d'intellectuels du Québec: « Je ne connaissais pas plus d'écrivains canadiens-français que de cinéastes indigènes. Pour moi les écrivains étaient tous, par définition, Français. Les idées étaient toutes françaises. Mais les acteurs, les industriels, les millionnaires, les héros, les hommes politiques et les femmes perverses étaient tous Américains. Toute technique était américaine. » Publié dans le recueil d'essais *Murmure marchand*, Les Éditions du Boréal, Montréal, 1989, p. 85.

tradition (produire un chef-d'oeuvre) et à l'américanité celle de modernité (fabriquer des ouvrages de consommation courante), Jacques Galarneau apparaît comme un écrivain de l'époque de transition qui, tout en se conformant à une culture de masse dont il est l'un des représentants, garde un souvenir nostalgique de l'époque de sa jeunesse où la distinction entre la haute et la basse culture était encore de mise.

Le second des frères Galarneau, Arthur, ne trahit aucune inclination pour l'écriture. Il se contente de vivre, mais dans son cas il ne s'agit pas d'une existence platement bourgeoise. Dans *Salut Galarneau!* il est dépeint comme un organisateur fort habile des oeuvres de bienfaisance de l'Église catholique moyennant un honnête pourcentage⁵. Si dans le trio fraternel, Jacques – sans être aucunement ascète – représente l'écriture, Arthur incarne donc apparemment le versant de la vie.

Le prénom d'Arthur semble pourtant ouvrir une piste interprétative. Parmi les écrivains français qui l'ont particulièrement marqué, Godbout cite surtout Rimbaud qui occupe une position privilégiée dans son panthéon privé⁶. Le parallèle entre Arthur Galarneau et Arthur Rimbaud se dessine d'une manière plus nette dans la seconde partie du diptyque, *Le temps des Galarneau*, où Arthur se convertit au militantisme écologiste. Ce visionnaire puissant qui lutte avec les forces de l'establishment bourgeois pour « changer la vie » de ses contemporains ressemble en fait au « voyant » qui s'évertuait à pénétrer les mystères de l'inconnu par une vie véritablement poétique. Arthur Galarneau subit donc une transformation aussi profonde que celle de Rimbaud mais dans l'ordre inverse: si Rimbaud a été d'abord un poète pour devenir ensuite un marchand, Arthur commence par une carrière commerciale interrompue par l'illumination qui le mène à un mode de vie visionnaire⁷. Bientôt Arthur, en nouveau gourou dont la

⁵ En tant que tel, il sert objectivement l'ancien régime clérical, mais en même temps il en tire des profits personnels non négligeables. Il est donc à la fois le serviteur du régime qui régnait au Québec jusqu'à la fin de la Grande Noirceur et un escroc qui sait profiter du système.

⁶ Dans l'oeuvre de Godbout on retrouve maintes traces de Rimbaud, surtout dans son dixième roman *Opération Rimbaud* (Paris, Seuil, 1999) dont l'action est située en Ethiopie, pays lié, comme on le sait, à la dernière période de la vie du grand poète symboliste. Godbout a consacré à Rimbaud son mémoire de maîtrise soutenu en 1954 à l'Université de Montréal et il a reçu son premier poste, celui de professeur de français et de philosophie, à l'Université d'Addis Abeba. Dans *Opération Rimbaud*, le héros principal visite le Harar où a séjourné Rimbaud et donne l'aumône à une vieille femme qu'on lui présente comme la fille du poète.

⁷ Cependant, même converti à une activité militantiste et gratuite, Arthur Galarneau ne perd pas son instinct d'homme d'affaires qui dans chaque situation sait trouver l'argent nécessaire pour réaliser ses objectifs. Quant à la ressemblance entre Arthur Galarneau et Rimbaud, elle se voit indirectement renforcée par l'introduction de la figure d'André Breton dont on connaît l'admiration pour Rimbaud. Comme on le sait, pendant la Seconde Guerre mondiale Breton a visité la Gaspésie. Or, plusieurs décennies plus tard, pendant sa mission bénévole d'enseignement chez les Micmacs à la réserve de Maria en Gaspésie, Arthur Galarneau retrouve dans la maison du chef du village un exemplaire de *Nadja* que le pape du surréalisme a échangé lors de sa visite contre une paire de raquettes de neige. Un an plus tard, Arthur rebaptisé Nadja Astac, ce dernier mot signifiant en micmac le homard – animal

renommée ne cesse de croître, se met dans le rôle d'organisateur de la Marche du Grand Retour dont la fin allait coïncider avec celle du second millénaire. Cette entreprise new agiste à dimension proprement mythique a pour objectif de faire à pied le tour du monde en seize ans afin «de dresser un inventaire cartographique, culinaire, botanique et sociologique de la planète terre»⁸.

Le troisième des frères Galarneau, François, est à la fois le narrateur et le héros principal des deux romans du cycle. Au début, il est un jeune homme qui n'a pas terminé ses études parce qu'il les jugeait stériles et sans aucun lien avec la vie réelle. Il tient un stand de hot dogs dans un vieil autobus transformé à cet effet⁹.

Encouragé par sa petite amie Marise et par Jacques, François se met à écrire. Contrairement aux souhaits de Marise qui s'attend à un ouvrage qui ferait d'elle la femme d'un riche auteur de best-sellers, François finit par rédiger un modeste journal intime dans lequel il relate sa vie et celle des siens. Tout d'abord, il semble écrire sans aucun plan préétabli en noircissant des pages de son cahier de la même manière compulsive qu'auparavant quand il prenait des notes sur des serviettes qu'il jetait finalement à la poubelle. Puis, à mesure que l'écriture l'absorbe de plus en plus et se transforme en une véritable obsession, François devient plus conscient des objectifs qu'il veut atteindre : se faire ethnographe de son propre milieu¹⁰.

L'ethnographie de François fait penser au projet d'un roman réaliste qui décrirait un milieu étudié avec la plus grande exactitude possible. Il ne s'agit pourtant pas d'une approche scientifiquement objective et par la force des choses toujours un peu paternaliste, effectuée du point de vue d'un intellectuel persuadé de sa supériorité par rapport à l'objet de sa recherche, mais plutôt d'une ethnoautographie qui fait en quelque sorte penser à la démarche de Leiris, où l'observateur se confond avec l'objet de son investigation. En même temps, il s'agit pour Godbout par François Galarneau interposé d'élaborer une nouvelle approche scripturale de l'actualité, de créer une littérature québécoise moderne qui fournirait à un Québécois contemporain moyen un miroir dans lequel il pour-

totémique de ses hôtes, se révolte contre l'idée que sa tâche d'enseignant voué à porter le flambeau de civilisation aux peuples primitifs, consiste à apprendre aux Amérindiens à raisonner, par quoi il renoue avec le culte surréaliste de la pensée sauvage. Se souvient-il des paroles de l'égérie de Breton selon laquelle elle s'est fait appeler Nadja parce que c'est le début d'un mot russe qui veut dire l'espoir?

8 Jacques Godbout, *Le temps des Galarneau*, p. 97.

9 Soit dit en passant, ici également on retrouve une trace de Rimbaud, car François se console de sa situation en la comparant à celle de l'ex-poète: «Rimbaud a fini dans le commerce, j'y suis aussi» (*Salut Galarneau!*, p. 19). Compte tenu de l'incapacité de François à s'enrichir dans le commerce, sa ressemblance avec Rimbaud est plus pertinente qu'elle n'était dans le cas d'Arthur Galarneau. D'ailleurs François ne réussit ni en affaires ni en amour.

10 François Galarneau s'amuse passagèrement à attribuer ce terme à une activité peu orthodoxe du point de vue de la méthode d'investigation propre à l'ethnographie: «Marise me laissait l'embrasser, je la carressais, je l'ethnographiais avec mes dix doigts, je prenais des notes avec ma bouche, des mesures avec mes jambes.» (*Salut Galarneau!*, p. 38)

rait se reconnaître et, s'y étant reconnu, prendre conscience de son identité nationale.

Se méfiant des intellectuels, François Galarneau situe son point d'observation en pleine rue pour s'assurer le contact direct avec ses compatriotes. Le mode de vie qu'il appelle « vécrire » consiste à écrire sans cesser de mener une vie active, être immergé dans la réalité qu'on décrit. Selon ce que dit à l'époque Godbout, la tâche de l'écrivain québécois des années soixante du XX^e siècle est de dépeindre sa société telle qu'elle est et non pas conformément à l'irréalisable et artificiel modèle français, mais en même temps de manière à faire ressortir la spécificité linguistique et culturelle de la communauté québécoise à la fois francophone et américaine.

Le problème crucial est donc ici en premier lieu le choix du langage, question que ne connaissent pas les littératures plus anciennes et pourvues d'assises plus solides. Le choix que doit effectuer tout écrivain québécois se présente d'abord à François sous la forme apparemment banale lorsqu'il doit donner une enseigne à sa boutique. Il opte pour « Au roi du hot-dog » sans se donner le ridicule de franciser le nom communément accepté dans sa forme anglo-américaine du plat principal de sa gargote, comme le lui suggère l'oncle Léo, le puriste de la famille, qui propose d'appeler le commerce de François « Au roi du chien chaud »¹¹.

C'est qu'un écrivain québécois doit choisir entre un français de France et le parler local. Dans *Salut Galarneau!* et ensuite dans un autre roman *D'Amour, P.Q.*, Godbout souligne l'importance et la nécessité de choisir le vernaculaire, la langue du pays¹². Ces deux romans de Godbout sont de véritables défenses et illustrations de la québécity tant sur le plan culturel que langagier. L'enthousiasme de ces affirmations du Godbout des années soixante et soixante-dix où le

11 « [...] il voulait que j'installe une enseigne qui se lise: *Au roi du chien chaud*. Vous voyez ça d'ici? Je veux dire: c'est quand même un peu ridicule et ça me fait vomir rien que de penser à un chien chaud – servi avec de la moutarde French ou du Ketsup Heinz 57 variétés. » (*Salut Galarneau!*, p. 33) Évidemment, il est hors de question d'opter pour une enseigne en anglais, p. ex. *The King of Hot-dogs*. Dans son journal François peste contre les dissidents qui se laissent angliciser, comme c'est le cas d'un boutiquier local, Hénault, propriétaire d'un *Hénault's Drugstore*: « [...] il est tellement content, Hénault, de savoir parler anglais que si sa femme lui dit: je t'aime plutôt que *I love you*, il ne peut plus bander. Colonisé Hénault: une couille peinte en Union Jack, l'autre aux armoiries du pape ! » (*Salut Galarneau!*, p. 59)

12 Mireille, la secrétaire à la langue bien pendue, qui est le personnage de ce dernier roman, déclare à un auteur qui essaie de la persuader que si l'on veut être digne d'être appelé écrivain, il convient de soigner son langage (c'est-à-dire de s'exprimer dans un français d'outre-Atlantique): « - Eh bien, l'Auteur, ma théorie intelligente et littéraire pour tes tabarnques d'intellectuels, c'est que ça sert à rien de soigner mon langage, vu qu'il n'est pas malade. » (Jacques Godbout *D'Amour, P.Q.*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1991, p. 151) François Galarneau, lui, en parlant de deux « Français de France » qui viennent parfois chez lui s'offrir un cornet de frites, affirme qu'il aime leur accent « qui *shine* comme des salières de nickel », mais cette constatation appréciative sur le plan euphonique ne lui cache pas la vérité que ce français-là n'est, au Québec, qu'un objet de luxe qui n'a aucune utilité pratique: « Ça se mettrait sur la table de Noël, un accent comme ça, entre deux chandeliers. » (*Salut Galarneau!*, p. 119)

dix où le langage est déclaré être une richesse naturelle nationale n'appartenant pas à l'écrivain qui s'en sert, mais à toute la nation qu'il représente¹³, cède la place à une opinion plus complexe où l'accent est mis sur le caractère inconfortable et contraignant qui fait de l'activité créative de l'écrivain québécois un service littéraire qui le force à exploiter la thématique nationale¹⁴.

Comme il affirme dans son essai *Écrire*, tout jeune écrivain québécois doit apprendre qu'il n'écrit pas pour lui-même, qu'il le veuille ou non. Tant que le pays ne sera pas libre, il sera obligé de contribuer à rédiger avec ses collègues ce que Godbout appelle le « TEXTE NATIONAL »¹⁵ sur « le MUR QUÉBÉCOIS DES LAMENTATIONS »¹⁶. Tout en déplorant ce manque de liberté d'expression qui force l'écrivain québécois à subir le chantage du pays¹⁷, et d'ailleurs pour s'en libérer après avoir dépassé l'étape de ce service obligatoire, Godbout comprend la nécessité d'élaborer d'abord une langue littéraire québécoise : « Le TEXTE NATIONAL exige une recherche formelle dont le principe objectif est l'invention d'une langue littéraire qui corresponde à l'originalité du groupe national. Une langue qui soit à celle de la rue Saint-Denis ce que le français écrit est à la langue française parlée dans l'Hexagone. Car écrire en « bon français » fait de l'écrivain un bon Français, probablement, mais certes pas un Québécois. »¹⁸

Pour revenir à la question du hot-dog, cet article alimentaire, typique de la société de consommation, devient emblématique de *Salut Galarnéau!* Les lettres qui composent l'appellation du stand de François sont successivement placées en tête des chapitres formant ainsi, comme le dit Klinkenberg, la colonne vertébrale

13 Mireille, la secrétaire et par conséquent représentante du peuple, donne une leçon à Thomas D'Amour, écrivain et intellectuel qui a tendance à s'écarter de la voie du service à la cause québécoise : « Mon cher Thomas D'Amour, la première chose que tu vas te mettre dans le ciboulot avant d'entreprendre un autre livre, c'est que les mots ne t'appartiennent pas : le langage est une richesse naturelle nationale, comme l'eau ; quand tu viens me dire que c'est TOI, L'ÉCRIVAIN, tu me fais mal aux seins, toi mon garçon, t'es l'aiguille du gramophone, t'es pas le disque, tu n'as pas la propriété des mots, si tu leur touches, c'est parce que la commune veut bien que tu nous fasses de la musique [...] » (*D'Amour, P.Q.*, p. 156)

14 Comp. *Écrire*, primitivement publié dans le recueil *Le Réformiste. Textes tranquilles*, Montréal, Quinze, 1975, puis reproduit dans *Europe, revue littéraire mensuelle : Littérature nouvelle du Québec*, mars 1990, pp. 121 et 122.

15 Ibidem, p. 116.

16 Ibidem, p. 119.

17 Ibidem, 115 : « Ce que tout jeune écrivain québécois devrait savoir, c'est qu'il n'échappera pas au chantage du pays. » Et p. 116 : « Le pays québécois nous fait chanter ».

18 Ibidem, p. 121. Dans un article paru dans *Liberté*, Godbout décrit plus explicitement encore la nécessité qu'a la littérature québécoise de se forger une langue adéquate à la situation géo-linguistique de son lectorat : « Et tout ce que les écrivains québécois tentent, avec plus ou moins d'habileté, de dire aux écrivains français d'Europe, c'est que la langue française littéraire est trop polie, trop cultivée, trop usée, trop étioyée, trop instruite, trop codifiée, trop propriété privée, trop correcte pour l'usage que nous voulons en faire. Nous avons besoin, pour entrer dans l'histoire et violer l'espace/temps américain, d'un français plus souple et plus fou et plus utile que le leur, nous avons besoin d'un français sauvage, le québécois, pour nous civiliser. » (*Entre l'Académie et l'Écurie* in : *Liberté*, n° 93, mai 1974, p. 33. Cité d'après Lise Gauvin, *Langagement*, Montréal, Boréal, 2000, pp. 38–39)

du roman¹⁹. Finalement, comme l'observe Gilles Marcotte, un Québécois moyen, c'est « [u]n homme qui vend et mange des hot-dogs en français »²⁰. Le choix de ce vulgaire objet de consommation courante, voué à jouer le rôle d'axe structural du roman, accompagné de nombreux québécismes, y compris les inévitables sares, fait de cet ouvrage le manifeste d'une québécité raccordée au présent des grandes nations occidentales. La forme de *Salut Galarneau!* s'adapte aux conventions de l'art moderne. Le roman est composé d'éléments hétéroclites à la manière de collage, procédé d'art moderne lancé par les dadaïstes et les surréalistes. La forme du collage-assemblage rend peut-être le mieux compte du mélange de discours hétéroclites qui caractérise la modernité, que ce soit la rencontre fortuite sur une page de journal d'articles traitant de problèmes différents ou le contenu thématiquement disparate du programme journalier de télévision. Dans *Salut Galarneau!* on retrouve ainsi, à côté du journal intime de François, des textes publicitaires reproduits tels quels, des recettes de cuisine et les lettres imitant le style du courrier du coeur que le héros s'écrit à lui-même au moment de sa grande détresse²¹.

Ce projet d'ennoblir ces textes en les insérant dans une oeuvre littéraire et en effaçant ainsi leur fonction utilitaire fait penser au pop-art, courant artistique en vogue dans les années cinquante et soixante, alors que la dédicace juxtapose la référence au surréalisme et au peuple québécois. Le livre est dédié à « Maurice Nadeau, celui de Saint-Henri », habitant d'un quartier pauvre de Montréal et héros d'un film documentaire tourné par Godbout²². Par une coïncidence heureuse, ce Québécois plus que moyen porte les mêmes nom et prénom que le justement célèbre auteur d'une *Histoire du surréalisme*. Cette double référence à ce courant artistique et au peuple québécois se voit renforcée par l'épigraphe de Breton : « Il fallut que Colomb partît avec des fous pour découvrir l'Amérique. Et voyez comme cette folie a pris corps, et duré. » Le Québec francophone est une folie qui a pris corps et duré malgré l'hiver, les Indiens, la trahison de la mère patrie, les Anglais, la famine et la misère. Maintenant il s'agit de donner le droit de cité à une langue dont se servent les Québécois actuels sans plus cultiver au bord du Saint-Laurent le mythe de bien parler français. C'est une tâche d'autant plus urgente que les frontières ne sont plus aussi étanches qu'elles étaient auparavant et, ayant résisté aux *Canadians*, les Québécois risquent d'être pacifiquement assimilés par la civilisation « états-unienne ». Car, dit Godbout, « préparer la société, par l'écriture ou le cinéma, aux changements nécessaires consiste justement à trouver le mot juste [...] pour dire en français ce qu'est un Américain. Les livres américains seront toujours traduits de l'américain. Nous pouvons, nous, écrire l'américain directement en français! »²³ Bref, il s'agit d'éveiller la

19 Jean-Marie Klinkenberg, *Une étude de « Salut Galarneau! »*, Montréal, Boréal, 1997, p. 104.

20 Gilles Marcotte, *Le roman à l'imparfait*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo essai », 1989, p. 212.

21 Trahi par sa compagne Marise qui lui préfère son frère Jacques, François traverse une période de profonde dépression.

22 À *Saint-Henri, le cinq septembre* (1962).

l'américain directement en français!»²³ Bref, il s'agit d'éveiller la conscience nationale des Québécois et de l'exprimer dans une littérature en langue nationale adaptée à l'esthétique moderne.

Tel est le message véhiculé par *Salut Galarneau!* Vingt-six ans après, dans *Le temps des Galarneau*, la perspective change. Sans avoir acquis l'indépendance, le Québec est devenu beaucoup plus autonome par rapport au reste du Canada que dans les années soixante. On a assisté à une véritable éruption de la littérature québécoise non seulement sur le plan quantitatif, mais également au niveau de la qualité esthétique. Le français dans sa version québécoise est protégé par la loi et les francophones du Québec sont beaucoup plus conscients et fiers de leur identité nationale : François de *Salut Galarneau!* se caractérisait encore comme un Canadien-français, alors que dans *Le temps des Galarneau* il se déclare Québécois.

Dans cette continuation de la saga des Galarneau de 1993, Godbout adopte le même point de vue, celui d'un représentant du petit peuple, et constate que les changements survenus sont au fond superficiels : il est vrai que dans *Salut Galarneau!* le pharmacien local Hénault a baptisé son établissement *Hénault's Drugstore*, alors que dans *Le temps des Galarneau* le chef de François, Harry Rosen, originaire de Kraków²⁴, a choisi d'appeler sa compagnie de sécurité Harry Sécurité et non pas Harry's Security comme il l'aurait indubitablement fait auparavant. La situation sociale de François n'a changé qu'en ceci : de petit commerçant qu'il avait été dans les années soixante, il est devenu gardien dans le centre commercial Garland. C'est une fonction doublement symbolique. Premièrement, il est vraiment pour l'ordre dans un monde où le crime et la violence ne cessent d'augmenter. Deuxièmement, c'est le seul poste qu'il peut obtenir sans avoir un diplôme d'études supérieures dans une société où les biens des riches doivent être protégés contre la convoitise des moins privilégiés. Pour reprendre en la paraphrasant la constatation de Marcotte citée plus haut, un Québécois moyen version fin du XX^e siècle, c'est un homme qui garde en français les biens appartenant aux autres. Dans *L'Enfrouapé* d'Yves Beauchemin, Donald Thompson ne jette-t-il pas aux révolutionnaires québécois qu'ils ne sont bons que pour faire des poètes ou des gardiens de nuit²⁵?

D'ailleurs, « en cette fin de siècle [...] il n'y a que le commerce de vrai, et ses nouvelles cathédrales »²⁶, tandis que la foi, la morale et les convictions politiques ne sont que des indications renseignant les grandes compagnies commer-

23 *Place Cliché*, op. cit., p. 87.

24 En polonais dans le texte, *Le Temps des Galarneau*, p. 18.

25 Yves Beauchemin *L'Enfrouapé*, Montréal, Québec/Amérique, 1974. Le financier anglophone reproche aux révolutionnaires québécois de gâcher l'ordre social dont les Canadiens sont les auteurs : « We've built a whole system to keep this country a dormitory and good luck if you want to destroy it. Romantic rarities, that's what you are. Bons pour faire des poètes ou des gardiens de nuit, voilà. And pretty soon your children will tell you the same in English. » (p. 225)

26 *Le temps des Galarneau*, p. 28.

ciales sur la caractéristique des acheteurs potentiels, convertible en valeurs pécuniaires qu'il faut savoir savamment extirper de la poche du client dont on a établi à cet effet le profil psychologique. « Un centre commercial, dit le chef de François, c'est comme un traité de psychologie en trois dimensions »²⁷, une psychologie appliquée qui sert à la plus grande rentabilité des entreprises.

Bien que les frères Galarneau doivent s'adapter extérieurement à ces changements révolutionnaires du monde et des mentalités, ils semblent en fait intérieurement imperméables. Chacun poursuit son mythe personnel. Arthur se lance dans l'aventure écologiste en lui assignant une dimension proprement rimbaldienne, Jacques séjourne toujours à Paris dans son Litteraland²⁸, univers d'une littérature désuète, mais qui donne un sens à sa vie, peinant à écrire un chef-d'œuvre, alors que François, obsédé par les ravages du temps qu'il observe chez sa mère devenue amnésique, écrit toujours sa chronique pour se la relire quand sa mémoire à lui deviendra à son tour défaillante. Cependant l'activité à laquelle il s'adonne sans cesse, y compris pendant ses heures de travail, c'est la lecture de tout ce qui lui tombe entre les mains. Il est donc non seulement un vécrivain, mais surtout un « vie-lecteur » pour forger un néologisme analogue au godboutien.

Gardien lucide, quoique consciencieux, du Garland, sans illusions sur le vrai caractère de la mythologie infantile du Disneyland et de tous les Télévisionlands du monde, créateurs d'une fiction qui se donne pour la vérité et qui permet de meubler l'existence de l'humanité moderne d'images de plus en plus uniformes à échelle planétaire, François choisit de vivre dans son Litteraland à lui, car, dit-il, « [l]a littérature m'apparaît depuis les prières des Perses jusqu'aux romans de gare, le vrai monologue de l'humanité ».²⁹

Dans un monde où, comme dit Godbout, le consommateur a remplacé le citoyen³⁰, dans un Québec où les francophones choisissent, dans les référendums successifs, une carte de crédit contre une carte d'identité d'un pays souverain³¹, si l'on ne veut pas subir l'abrutissante influence de l'écran cathodique, la littérature constitue le seul abri et le seul refuge de la pensée libre et de l'imagination individuelle.

27 *Le temps des Galarneau*, p. 30.

28 L'expression est de Godbout. Comp. *Le temps des Galarneau*, pp. 62 et 74.

29 Ibidem, p. 141. Comp. aussi tout le chapitre 39 (pp. 141–142).

30 « [...] les enfants de la télévision sont devenus d'abord et avant tout des *consommateurs*. J'appartiens, je crois, à la dernière génération des *citoyens* qui croyaient que les institutions assuraient la pérennité des sociétés. Une société de consommateurs ne discute pas des institutions, ne se passionne pas de politique, elle ramène tout à son corps (sa forme), à son esprit (ses flashes) et, ultimement, à l'écran cathodique de son ordinateur domestique. Elle réclame des croissants et des jeux. » Jacques Godbout *Le bébéboume* in: *Le murmure marchand*, pp. 97–98.

31 Ibidem, *Avant-propos*, p. 8.